

Voyage autour de la chambre

Agrégée et docteur d'Etat en histoire, docteur honoris causa de plusieurs universités étrangères, **Michelle Perrot** a codirigé, avec Georges Duby, les cinq volumes de « L'histoire des femmes en Occident » (1991-1992). Elle publie le 3 septembre une passionnante « Histoire de chambres » (Seuil).

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENT THEIS

Le Point : Votre itinéraire d'historienne a emprunté quatre chemins principaux : le travail ouvrier, la prison, la vie privée, les femmes. Votre nouveau livre, « Histoire de chambres », est-il au confluent de ces chemins ?

Michelle Perrot : Oui, la chambre s'y trouve présente. Elle est l'espace privé, intime par excellence ; avoir une chambre à soi est la grande affaire des femmes, comme avoir une chambre en ville pour les ouvriers, les migrants en particulier ; enfin, si la cellule carcérale n'est pas une chambre, elle en reproduit la dimension et le caractère de solitude, qui fut au XIX^e siècle, avec Tocqueville notamment, un élément essentiel de la réforme pénitentiaire, l'isolement étant conçu comme le moyen le plus efficace de rachat et de réinsertion des délinquants.

En 1984, vous avez publié un ouvrage intitulé « Une histoire des femmes est-elle possible ? ». De façon analogue, une histoire des chambres est-elle possible, et dans quelles conditions, la chambre étant le lieu de l'intime, voire du secret ?

Cette histoire est très difficile à faire. Notez qu'il s'agit bien d'histoire de chambres, au partitif. On n'y trouvera rien sur la chambre des députés, par exemple. Les chambres dont je traite ne disposent pas d'archives spécifiques, sinon les inventaires après décès, assez répétitifs, et les enquêtes criminelles, tout de même assez rares. Les sources sont en fait très dispersées. Heureusement, le roman insiste énormément sur l'espace privé, qui est révélateur d'une situation sociale, d'un caractère, d'une psychologie. Balzac, Proust, Perec, pour ne citer que des Français, sont des écrivains de la chambre et

dans la chambre. Existents aussi les récits et journaux de voyage, dont les auteurs accordent une grande place à leurs chambres d'hôtel. Sur ce point, sans doute ai-je introduit des souvenirs personnels, car j'ai pris beaucoup de plaisir à fréquenter les chambres d'hôtel, par exemple les soirs de colloque en province ou à l'étranger, où il fait bon se retrouver seul. Plus généralement, la chambre d'hôtel est l'espace démocratique par excellence, accessible à n'importe quel individu. Kafka, qui est la modernité même, ne se sentait jamais si bien qu'à l'hôtel, dans un lieu fermé dont il détenait seul la clé, échappant à la promiscuité. En même temps, la chambre d'hôtel est un espace que l'on ne peut pas s'approprier. C'est pourquoi Sartre ne s'aimait que là, comme on voit avec Roquentin dans « La nausée ».

Votre livre, à sa façon, contribue à l'histoire de la société moderne. Avant la fin du XVI^e siècle, la chambre n'existe guère en tant que telle...

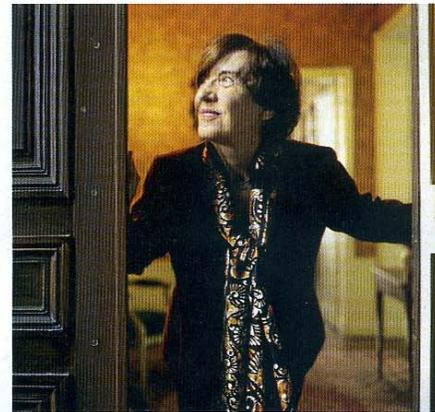
Le premier grand siècle de la chambre est en effet le XVII^e, avec au centre la chambre du roi, où se joue le rapport entre le public et le privé. Le roi fait de sa chambre le lieu du pouvoir, mais il souffre en même temps de cette mise en scène à cet endroit. Louis XIV, sur ce point, m'apparaît plus moderne que je ne pensais : il est parfois mélancolique et désireux d'intimité. De fait, la chambre après lui se privatise, même celle du roi, tant elle est liée au développement de l'autonomie de l'individu. Elle devient le lieu d'expression et de vie du sentiment amoureux, ou de la religion. Pensons aux grands mystiques du XVII^e siècle, pensons à Pascal : « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre. » Cette phrase extraordinaire marque en quelque sorte la consécration de la chambre dans son acception moderne, lieu de méditation et de retrait, de rencontre avec Dieu ou avec soi-même. C'est là que, d'abord à la suggestion des confesseurs, se tient le journal intime : on ferme la porte, on écrit à l'abri du monde, on place le journal dans un tiroir quelquefois fermé. La cham-

« Pensons à Pascal : "Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre." »

1928 Naît à Paris.
1974 Publie sa thèse d'Etat, « Les ouvriers en grève » (réédition EHESS).
1991-1992 Co-dirige, avec

Georges Duby, « L'histoire des femmes en Occident » (Plon).
2001 « Les ombres de l'histoire. Crime et châtiment

au XIX^e siècle » (Flammarion).
2006 « Mon histoire des femmes » (Seuil).



JEAN-LUC BERTINI/PASCO

bre est bien alors le lieu du secret. Plus généralement, les diaristes et les épistoliers dont fut si riche le XIX^e siècle ont besoin d'un coin à soi.

La chambre est-elle autre chose que l'écrin du lit, auquel vous faites une grande place ?

Beaumarchais disait : « Je parle de lit, donc je parle de chambre. » La chambre ne se conçoit pas sans lit, sinon la pièce porte un autre nom. C'est que la chambre est d'abord liée, outre l'amour, au repos, au sommeil, et c'est pourquoi on y passe près de la moitié de l'existence. Sous ce rapport, la chambre peut prendre la forme rudimentaire de la chambre, rurale ou ouvrière, où l'on dort à plusieurs. Mais ses occupants aspirent à l'isolement, d'abord en ayant chacun un lit à soi dans l'espace commun, puis, quand c'est possible, une chambre personnelle, conjugale ou individuelle, après être parfois passé par l'étape du garni.

La chambre où l'on naissait, où l'on accouchait, où l'on était malade - « garder la chambre » -, où l'on mourait n'a-t-elle pas disparu, ayant perdu ces fonctions essentielles ?

De fait, les architectes d'intérieur, les designers sont très embarrasés aujourd'hui ; ils ne savent plus bien que faire de la chambre. « Chambres en souffrance ? » a-t-on écrit. Les mezzanines, les chambres ouvertes, les chambres de bains, différentes formules fleurissent, comme si le fondement anthropologique de la chambre s'était effondré, du fait de nouvelles pratiques sociales, de la médicalisation de la vie et de la mort, de la moindre stabilité des couples, ce qui fragilise la chambre conjugale... Reste que les jeunes sont toujours très demandeurs d'une chambre à soi, qui est, à l'adolescence, marqueur d'identité. Songez au beau film de Nanni Moretti, qui découvre dans et par la chambre de son fils mort qui était réellement ce dernier. Oui, l'avenir de la chambre est incertain.

La chambre est une conquête de la personnalité, mais peut être aussi moyen et signe d'enfermement.

En effet, il est des gens qui se retranchent dans leur chambre. Ivan Gontcharov, dans son célèbre roman « Oblomov », fait le portrait d'un homme qui se replie dans sa chambre et se désintéresse peu à peu de tout. Le romancier critique ainsi les Russes de son époque - le milieu du XIX^e siècle -, incapables de s'ouvrir et de prendre le tournant de la modernité. Il arrive que le retrait dans la chambre soit contraint, comme le montrent les exemples récents de formes incroyables de séquestration, presque toujours de femmes, par des pères, par des amants. C'est aussi le cas des séjours en prison, où la solitude est souhaitable, mais à laquelle, en cas de très longues peines, il faut savoir résister. Certains s'en sortent bien, comme Claude Lucas, auteur de « Suerte », un livre admirable. Pensons aussi à « Mes prisons », de Silvio Pellico, ou à Auguste Blanqui, dit « l'Enfermé », qui avait tellement intégré l'enfermement que, en liberté, il reconstituait l'espace carcéral.

Dans leur chambre, les jeunes filles, les femmes se retirent, se protègent. Concevez-vous qu'elles puissent aussi se retirer, se protéger dans cet espace clos que constitue la burqa, dont on parle tant aujourd'hui ?

Je ne crois pas. Dans la grande majorité des cas, le port de la burqa signale une domination exercée à l'encontre des femmes, dont le corps est ainsi masqué pour ne pas apparaître en public, pour demeurer approprié par les hommes de la famille. A l'instar du harem, la burqa procède de l'idée que les femmes doivent être gardées à la disposition des hommes qui les possèdent, que ce soit dans une pièce ou sous un voile. Cependant, si je suis résolument hostile à la burqa, je ne crois pas que la solution consiste à légiférer. Les contrôles qui s'en suivraient rejailliraient sur le sort des femmes à l'intérieur de leur famille ■

« Histoire de chambres » (Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 456 p., 20 €).